

monseigneur john patrick caroll-abbing

les enfants perdus de rome



éditions france-empire

rières de l'amertume et du découragement, seul un patient sacrifice de soi semble capable de ramener un enfant malheureux à la vivante connaissance de l'amour, humain ou divin.

Durant ma maladie, je rêvai d'une future « *Ville d'enfants* », une communauté où l'on méditerait le vieil adage : *Maxima debetur puero reverentia* (1). Une communauté où les droits et les devoirs innés des enfants, ainsi que la mission donnée par Dieu à chacun dans la société seraient respectés et encouragés. Une communauté fraternelle où les jeunes, méfiants, apprendraient l'art difficile de vivre en liberté, dans la tolérance mutuelle, la paix et l'amour. Un lieu gai où l'enfant anti-social trouverait de la compréhension, un encouragement à ses efforts d'amélioration, la confiance comme boulevard contre la tentation du désespoir. Un endroit où l'enfant le plus amer apprendrait, par le dévouement patient de ses aînés, qu'il existe de la chaleur dans le monde, de la bonté, de l'esprit de sacrifice. Un lieu où chaque jour signifierait une période de croissance, encourageant l'enfant à développer les dons que lui a accordés la Nature. Un endroit dont le but ultime consisterait à aider chaque garçon à trouver sa véritable place dans la société en tant que citoyen responsable et craignant Dieu.

Je compris alors combien il avait été providentiel, pour moi, de prendre un contact direct avec tant de tragédies de la guerre, d'être avec des enfants sous la terreur des bombardements, dans la fétidité des grottes, de les avoir vus dans les camps de concentration, dans

(1) « *Le plus grand respect est dû à un enfant* » (Juvénal, Satires, XIV, 47).